

## PHILOSOPHIE : L'APPRENTISSAGE DE L'ORAL AU SERVICE DE L'ÉTUDE DES TEXTES

### *Rappel des considérations générales relatives à l'oral*

Qu'il s'agisse de lire précisément un texte, d'en interroger la signification et d'y articuler une réflexion, la pratique et l'apprentissage de l'oral sont précisément requis.

Un tel apprentissage ne passe pas nécessairement par des séances ou des activités dissociées de l'exercice de la lecture, de l'interprétation et de la réflexion, qui sont au cœur de l'enseignement des Humanités.

La pratique de l'oral, par l'ensemble de la classe, est aussi régulière que possible, raisonnablement articulée à des occasions et à des moments que le professeur choisit et dont profitent l'ensemble des élèves. Elle prend des formes variées, associant toujours les questions de fond et les questions de forme.

Sollicités par leur professeur, individuellement ou collectivement, les élèves sont amenés à parler – *a fortiori* dans des moments voués à l'élaboration collective. C'est l'occasion d'un exercice de formulation et de reformulation – on touche ici, grâce à l'exercice de l'oral, à la question même de la réflexion (poser une première affirmation (ou même un premier mot), la reprendre, l'élaborer ou la mettre à distance, etc.).

### *Considérations spécifiques relatives à l'étude d'un texte*

Lorsqu'un texte est proposé à l'étude, les questions induites par la lecture à voix haute viennent naturellement se joindre : une telle lecture, par définition, confère au texte qu'on lit et par là-même qu'on réfléchit une certaine *tonalité*, et celle-ci participe alors pleinement de l'interprétation du texte – des hésitations et des interrogations auxquelles sa compréhension donne lieu. On pourrait dire aussi, de manière un peu plus complexe et en considérant précisément les pratiques théâtrales, que le passage à l'oral est aussi l'occasion d'enrichir l'interprétation elle-même, en ouvrant pour l'auditeur plusieurs perspectives de compréhension, associées aux jeux de l'imagination et de la conception.

Si l'on considère le premier des thèmes travaillés en classe de première – la parole – on comprend qu'il se prête particulièrement, en philosophie comme en littérature, à une série d'exercices oraux variés.

L'exemple d'un travail ancré dans l'étude d'un extrait du *Ménon* de Platon le fait précisément apparaître.

## Un extrait de Platon, *Ménon* <sup>1</sup>

Le dialogue s'est ouvert sur la question (adressée à Socrate par Ménon) : « la vertu peut-elle s'enseigner ? ». À quoi Socrate a répondu par une nouvelle question : « qu'est-ce que la vertu ? ». Ménon tient cette question pour très facile, et y répond par l'énumération d'une multitude d'exemples de comportements ou de vertus. On risque alors, explique Socrate, de « rompre l'unité de la vertu ».

SOCRATE

Ainsi tu te joues de moi, Ménon ?

MÉNON

En quoi donc, Socrate ?

SOCRATE

En ce que t'ayant prié il n'y a qu'un moment de ne point rompre la vertu, ni la mettre en morceaux, et t'ayant donné des modèles de la manière dont tu dois répondre, tu n'as tenu aucun compte de tout cela, et tu me dis d'une part que la vertu [79b] consiste à pouvoir se procurer des biens avec justice, et d'autre part que la justice est une partie de la vertu.

MÉNON

Il est vrai.

SOCRATE

Ainsi il résulte de tes aveux, que la vertu consiste à faire tout ce qu'en fait avec une partie de la vertu ; puisque tu reconnais que la justice et les autres qualités semblables sont des parties de la vertu.

MÉNON

Eh bien ! Que signifie ceci ?

SOCRATE

Que, bien loin de m'expliquer ce que c'est que la vertu prise en général, comme je t'en ai prié, tu me dis que toute action est la vertu, pourvu qu'elle se fasse avec une partie [79c] de la vertu ; comme si tu m'avais déjà expliqué ce que c'est que la vertu en général, et que je dusse la reconnaître, lors-même que tu l'auras ainsi divisée en petits morceaux. Il faut donc, à ce qu'il me paraît, que je te demande de nouveau, mon cher Ménon, ce que c'est que la vertu, et s'il est vrai que la vertu soit toute action faite avec une partie de la vertu ; car c'est dire cela, que de dire de toute action faite avec justice, que c'est la vertu. Ne juges-tu pas qu'il est besoin de revenir à la même question, et penses-tu que, ne connaissant pas la vertu elle-même, on puisse connaître ce que c'est qu'une partie de la vertu ?

MÉNON

Je ne le pense pas.

[79d] SOCRATE

Car, s'il t'en souvient, lorsque je t'ai répondu tout à l'heure sur la figure, nous avons condamné cette manière de répondre par ce qui est en question, et dont on n'est pas encore convenu.

MÉNON

Nous avons eu raison de la condamner, Socrate.

SOCRATE

Ainsi, mon cher, tandis que nous cherchons encore ce que c'est que la vertu en général, ne crois pas pouvoir en expliquer la nature à personne, en faisant entrer dans ta réponse les parties de la vertu, ni bien définir quoi que ce soit par une semblable [79e] méthode. Mais persuade-toi que la même demande reviendra toujours. Pour quoi prends-tu la vertu, quand tu parles comme tu fais ? Juges-tu que je ne dis rien de solide ?

MÉNON

Au contraire, ton discours me paraît très sensé.

SOCRATE

Ainsi réponds-moi de nouveau. En quoi faites-vous consister la vertu, toi et ton ami ?

J'avais déjà oui dire, Socrate, avant que de converser [80a] avec toi, que tu ne savais autre chose que douter toi-même, et jeter les autres dans le doute : et je vois à présent que tu me fascines l'esprit par tes charmes et tes maléfices, enfin que tu m'as comme enchanté, de manière que je suis tout rempli de doutes. Et, s'il est permis de railler, il me semble que tu ressembles parfaitement, pour la figure et pour tout le reste, à cette large torpille marine qui cause l'engourdissement à tous ceux qui l'approchent et la touchent. Je pense que tu as fait le même effet sur moi : car je suis véritablement engourdi [80b] d'esprit et de corps, et je ne sais que te répondre. Cependant j'ai discoursu mille fois au long sur la vertu devant beaucoup de personnes, et fort bien, à ce qu'il me paraissait. Mais à ce moment je ne puis pas seulement dire ce que c'est. Tu prends, à mon avis, le bon parti, de ne point aller sur mer, de voyager en d'autres pays : car si tu faisais la même chose dans quelque autre ville, on te punirait bien vite du dernier supplice comme un enchanteur.

SOCRATE

Tu es un rusé, Ménon, et tu as pensé m'attraper.

MÉNON

En quoi donc, Socrate ?

[80c] SOCRATE

Je vois bien pourquoi tu m'as comparé.

MÉNON

Pourquoi, je te prie ?

SOCRATE

Afin que je te compare à mon tour. Je sais que tous ceux qui sont beaux aiment qu'on les compare : cela tourne à leur avantage ; car les images des belles choses sont belles, ce me semble. Mais je ne te rendrai pas comparaison pour comparaison. Quant à moi, si la torpille étant elle-même engourdie jette les autres dans l'engourdissement, je lui ressemble ; sinon, je ne lui ressemble pas ; car si je fais naître des doutes dans l'esprit des autres, ce n'est pas que j'en sache plus qu'eux : je doute au contraire plus que personne, et c'est ainsi que je fais douter [80d] les autres. Maintenant, quant à la vertu, je ne sais point du tout ce que c'est : pour toi, peut-être le savais-tu avant que de t'approcher de moi ; et à ce moment tu parais ne le point savoir. Cependant je veux examiner et chercher avec toi ce que ce peut être.

## Perspectives de travail

Ce texte peut être l'occasion, pour les élèves, de faire l'expérience, avec l'aide de leur professeur, mais en première personne, de ce que *parler veut dire*, en considérant un moment particulièrement tendu de la confrontation entre Socrate et Ménon.

D'un côté en effet, on voit – et si l'on pense à une expression orale, on est susceptible d'*entendre* – Socrate invalider les réponses proposées par Ménon, comme s'il y allait de la part de celui-ci d'une confusion interdisant tout accès à l'essence de la vertu – à supposer que quelque chose de tel existe et que le souci socratique de l'unité soit vraiment justifié. D'un autre côté, on voit Ménon contester le principe même de cette critique et renvoyer Socrate à la posture de l'« enchanteur » en réduisant son interlocuteur au silence – renvoi immédiatement augmenté de la comparaison avec la torpille. Qui est donc Socrate, qui prétend ne pas être celui qu'il est peut-être tout de même, soit par une intention sciemment dissimulée, soit par les effets mêmes d'une efficace qui pourrait lui échapper ?

On pourrait très utilement et très *pratiquement* se demander, non seulement comment l'exposition à voix haute de ce texte permet de traduire ce moment de controverse, mais, plus précisément, comment et pourquoi cette exposition vient lui conférer son sens, et quel sens. C'est cette part du jeu à la fois interprétatif et oral qui pourrait devenir l'objet d'un travail approfondi, associant l'exercice écrit à l'exercice oral.

Le texte pourrait être lu – et cette lecture même préparée à l'avance (individuellement ou en groupe) – à voix haute et même joué, à la manière d'une scène de théâtre, et, dès lors, être travaillé dans sa globalité ou dans certaines de ses parties.

La question très concrètement posée devient, non plus seulement celle de son interprétation et de sa compréhension, mais aussi celle du rapport que celles-ci entretiennent avec les manières de prononcer : affirmer avec certitude ou au contraire retenir, atténuer ou même hésiter, douter. Le sens ne gît pas seulement dans le vocabulaire et dans la logique, il transpire aussi de la respiration et de l'intonation. On pense à la virulence plus ou moins intensifiée du propos, à son caractère plus ou moins appuyé, à sa tonalité plus ou moins dramatique, plus ou moins ironique – autant de modalités différentes et même divergentes sous lesquelles un texte est susceptible de prendre différents sens.

La question du doute – que la dernière réplique de Socrate met au premier plan – pourrait ainsi être appliquée au texte lui-même : l'« enchantement » dont parle Ménon a-t-il vraiment lieu ? quel sens faut-il lui donner ? celui d'un simple empêchement ? celui d'une transformation, permettant au « beau parleur » de gagner en intellectualité et en réflexion ?

Ce qui ne va pas de soi, en réalité, et que le travail oral permettrait tout à la fois de manifester et d'examiner, c'est le fait même du *dialogue* et sa nature. Parler, dialoguer, converser, échanger même, comme on dit parfois par négligence, cela ne revient pas au même, et d'autant moins que la frontière entre l'*éristique* et l'*heuristique* apparaît poreuse.

Sauf à en verrouiller à l'avance l'interprétation, ce texte ne se contente pas d'opposer celui qui serait le tenant d'une instrumentation sophistiquée de la parole (Ménon, disciple de Gorgias) à celui qui en soutiendrait les usages savants. Socrate doit lui aussi – ce qui peut se marquer oralement dans le fond comme dans le ton – imposer son propre cheminement et conduire son interlocuteur vers un certain type de recherche. Le dialogue requiert un partage des voix et des significations – une espèce de commun accord préalable et par définition fragile.

Retrouvez éducol sur



Les élèves gagneront à s'interroger pratiquement – par différents types d'intonation et de vocalisation sur frontière incertaine (éristique-heuristique).

On imagine ainsi, pour les élèves, une série d'essais variés, permettant de travailler conjointement à la compréhension du texte et à sa mise en œuvre, en tant qu'il incarne ce dialogue incertain – et dont on peut même jauger l'impossibilité – entre deux personnages qui échouent peut-être à s'entendre :

- Faire à l'oral une place plus ou moins grande à l'humour ou à l'ironie. Ainsi par exemple pour la seconde réplique de Ménon : « Il est vrai » ; ou de la première réplique de Socrate : « Ainsi tu te joues de moi, Ménon ».
- Faire à l'oral une place plus ou moins grande à la virulence de ce qui pourrait constituer des attaques – la conversation tournant alors à la joute. Et notamment lorsqu'il s'agit de mettre en voix la protestation de Ménon (faisant de Socrate une torpille).
- C'est l'orientation même du passage que ses essais de tonalité permettent d'interroger : va-t-on vers une défaite de Ménon (« (...) je ne sais que te répondre »), au regard de son expérience passée (« j'ai discoursé mille fois au long sur la vertu devant beaucoup de personnes, et fort bien, à ce qu'il me paraissait ») ? va-t-on vers une suspension effective du jugement, associée à un moment de silence ou de réflexion, et le doute impose-t-il le scepticisme ? et sous quelle forme orale pour exprimer cette interrogation même ?

Retrouvez éduscol sur

